

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre-André Doucet, Jean-Claude Germain, Mylène Bouchard

Sébastien Lavoie

Number 152, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70579ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2013). Review of [Pierre-André Doucet, Jean-Claude Germain, Mylène Bouchard]. *Lettres québécoises*, (152), 36–37.

☆☆☆ ½

PIERRE-ANDRÉ DOUCET

Sorta comme si on était déjà là

Sudbury, Prise de parole, 2012, 165 p., 17,95 \$.

Sorta comme si c'était un vétéran

Belle surprise venue de l'Ouest — à moins que ce ne soit l'Est — présentant une galerie d'hommes solitaires cherchant la plupart du temps, dans le mouvement, l'amour.

Pierre-André Doucet est un pianiste formé à l'Université de Montréal qui fait ici paraître un premier recueil de « récits et d'errances » émaillé de quelques rares textes poétiques. Il est édité par un Ontarien alors qu'il est acadien et qu'il défend, dans certains récits (ou quelques errances), et fort joliment d'ailleurs, le chiac. Parfois, ça peut être beau, le Canada !

L'auteur se sent obligé de nous servir un court avant-propos « Pour figurer out comment c'est écrit » qui nous pince légèrement le cœur. On est vraiment encore obligé, de nos jours, d'expliquer ce qu'est le chiac ? Vrai qu'on ne parle, encore aujourd'hui, que de deux solitudes... Pourtant, outre le « sorta » du titre (*sort of* — « presque » ou « un peu »), tout passe comme une lettre à la poste, tout se passe d'explication.

Ce chiac, pourtant, éclate dans toute sa splendeur dès la première nouvelle, « Kilométrage », que le jury du volet jeunesse Richelieu du prix Antonine-Maillet-Acadie Vie de 2009 a plébiscité. Je n'ai lu aucun des autres textes finalistes, mais je suis convaincu qu'on a fait le bon choix. C'est sans doute un texte à ranger dans la catégorie « errances » puisqu'il s'agit du *road trip* forcé d'un Montréalais d'adoption obligé de se rendre au Nouveau-Brunswick pour consoler un ancien amant qui dit ne pas avoir besoin de son soutien :

Au coin de l'avenue des Pins, un vrai clusterfuck de macadam, j'attends l'autobus. Je me laisse ensorceler par les feux de circulation ; des lumières vibrantes, une constellation passant du rouge au vert au jaune au rouge au vert au jaune au rouge au vert. Un peu saoul. Un peu drogué. Un peu tiraillé. Tour à tour, des musiciens qu'on écoutait ensemble défilent dans mes écouteurs, ils crient, ils supplient, ils susurrent.

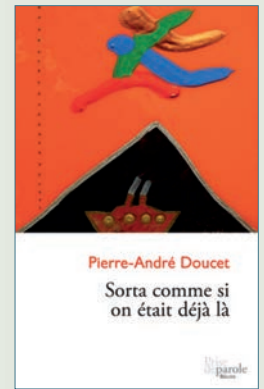
Je t'aime encore. (p. 14)

Pierre-André Doucet a une plume remarquable. Sa prose est à la fois syncopée et mélodieuse, son phrasé est net, son lyrisme désenchanté. On dirait parfois un Charles Bolduc acadien et gai. Évidemment, et comme il s'agit d'un premier recueil, l'auteur n'arrive pas à éviter tous les écueils. Notamment celui d'en faire trop. Si j'avais à illustrer cette constatation d'un seul exemple, ce serait par la dernière phrase des pages 66-67, mais elle est si longue que je ne peux la reproduire ici. Il peut arriver aussi à l'auteur d'abuser de la polysyndète (p. 103-104), mais ça reste des crimes stylistiques mineurs.

Les autres histoires présentes dans ce recueil ne sont pas d'aussi haute tenue, mais elles se laissent agréablement lire. Pas qu'on veuille folkloriser notre ami acadien, mais ses nouvelles semblent dépouillées d'un certain piquant quand l'auteur laisse le chiac de côté — ce qui arrive la plupart du temps. On goûte tout de même des phrases



PIERRE-ANDRÉ DOUCET



comme « En fouillant dans les frigos, je remarque une femme fragrante comme de la barbe-à-papa [...] » (p. 24) ou encore « Daddy sent l'érable, il doit revenir du boulot » (p. 94).

☆☆☆

Jean-Claude Germain

Sur le chemin de la Roche percée. Dernières historiettes de la bohème

Montréal, Hurtubise, 2013, 192 p., 19,95 \$.

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était

Où l'on en finit avec les réminiscences montréalaises du sieur Germain à propos des précurseurs du mouvement hippie et où l'on part en excursion, direction Saint-Pierre-et-Miquelon.

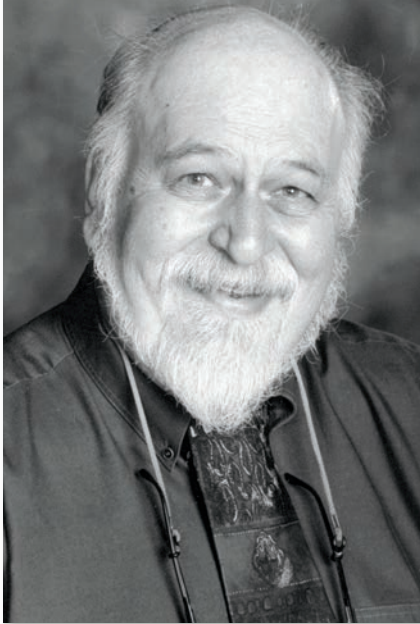
Nous voici arrivé au bout de la route, au bout de ces historiettes de la bohème qui nous auront donné quatre livres, celui-ci étant peut-être le plus mal structuré en ce qu'il est composé de deux livres mais qu'il n'en dit rien. D'où encore — peut-être — un sentiment d'éparpillement.

Le livre s'ouvre sur différents portraits de figures de la bohème montréalaise, portraits qui sont autant de prétextes à Jean-Claude Germain pour commettre des anecdotes sur ce milieu de l'art si cher à l'écrivain. Sont conviés ici, à nouveau, la littérature et le théâtre, mais surtout la peinture — sans doute pour la passion qu'y mettent ses artisans :

J'ai connu les coulisses du théâtre, de la photo, de la littérature, de la télévision et de la radio [voir tomes précédents], mais rien n'a su remplacer la ferveur des peintres pour jaser métier à la fin de la journée. (p. 87)

Celui qui savait si bien intégrer la petite histoire dans la grande dans les opus précédents cède le pas à l'érudit de toujours, toujours prêt à expliquer les tensions artistiques de l'époque et les enjeux sous-jacents à ces différentes formes d'art. Et il ne le fait pas comme un bête singe savant, tenant à préciser que :

[le] savoir n'est pas la culture. « Son domaine commence lorsqu'on ne sait plus très bien de quel livre elle provient. » À preuve, j'avais oublié que ce constat me venait d'Ezra Pound,



JEAN-CLAUDE GERMAIN



dont les essais critiques toniques m'ont initié à la modernité littéraire dans la vingtaine. (p. 75)

La petite histoire n'est pas évacuée pour autant, mais elle m'a moins interpellé que dans des opus précédents. Tout de même, j'ai été sidéré d'apprendre que la GRC pouvait jadis ficher des gens simplement pour avoir des accointances avec les automatistes (p. 86) ou encore qu'il fallait, à l'époque de la Commission des liqueurs, un permis pour pouvoir se procurer de l'alcool, permis spécifiant où et quand l'alcool serait consommé (p. 147).

Et le voyage fut

La deuxième partie raconte un périple qui a mené l'auteur, avec trois compagnons de voyage, de la Gaspésie à Terre-Neuve. Cette partie m'a moins intéressé, mais je suis demeuré fasciné par l'érudition d'un bon-homme arrivant à marier les poètes Omar Khayyam et Baudelaire avec pour toile de fond Sindbad le marin, le tout, en trois paragraphes (p. 131). Et M. Germain n'épale pas sa culture par suffisance, tant et si bien qu'il n'explicite pas toujours ses références. Lorsqu'il cite Cervantès, il ne le nomme pas (« La faim est la meilleure sauce du monde », p. 150).

Les voyageurs ne se rendront finalement jamais à Saint-Pierre-et-Miquelon, et le récit laissera le lecteur sur une patte, le laissant se coucher moins niaiseux, mais avec assurément le sentiment d'être à tout le moins vaguement inculte...

☆☆ ½

MYLÈNE BOUCHARD

Ciel mon mari

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Fictions », 2013, 158 p., 21,95 \$.

Le livre cassé

Voici un livre auquel j'ai fait attention, mais qui est tombé en miettes avant que je ne le termine. La bonne nouvelle est qu'il ne m'est pas tombé des mains.

Fondatrice, avec Simon Philippe Turcot, des Éditions La Peuplade, Mylène Bouchard nous propose ici un troisième livre, son premier recueil de nouvelles. Vingt histoires d'un bonheur inégal



MYLÈNE BOUCHARD



attendent le lecteur, la plupart très bien menées, quelques-unes sentant le fond de tiroir.

Je n'aurai pas tout lu, je ne suis pas encore revenu de tout, mais je m'en rapproche. Ici, « *Apostille à La garçonnrière* », en avant-dernière position. « *Apostille à La garçonnrière* ? » Avais-je d'abord lu « *La garçonnrière* » ? J'ai interrogé la table des matières de bas en haut et de haut en bas... que dalle ! Et pour cause, *La garçonnrière* est le deuxième roman de dame Bouchard. Qu'est-ce que ça fout là ?

Deux autres récits n'auraient pas dû figurer dans ce recueil, soit des textes pour la radio, trop faibles pour mériter publication. Le risque de se publier soi-même, c'est bien sûr de verser dans la complaisance. Complaisance qui transparaît dans l'avant-propos où l'auteure se donne le titre d'écrivaine. Répétons donc qu'on ne peut jamais se donner un tel titre, seulement le recevoir.

Hormis ces exceptions, la règle

Hormis ces textes, placés aux extrémités du recueil, les nouvelles proprement dites se laissent facilement apprivoiser. Contrairement à ce que suggère le titre du recueil, il n'est pas question d'infidélité à proprement parler, ou si peu, mais plutôt de l'irruption d'un tiers sur le sentier d'une vie, tiers dont l'action conduira le protagoniste sur un chemin de traverse. Ou qui sera incapable de le faire. Je pense ici à « Au beau milieu », qui narre l'histoire d'un jeune couple de citadins décidant d'essayer de s'implanter dans un petit village qui ne lui présentera que son dos. Ça n'a pas toutes les qualités de *La héronnière*, mais ça se laisse lire.

Les bons sentiments servent de moteur à quelques histoires, et c'est même parfois réussi. Dans « Ils n'aiment pas les arbres », on suit une jeune femme qui s'enrôle, pour « l'amour du Nord, pour l'amour des arbres » (p. 60), auprès d'une compagnie forestière afin de repeupler la forêt. Elle est arrêtée dans son élan par l'annonce d'une déforestation à l'île René-Levasseur, annonce qui lui fait voir le côté dérisoire de son travail : « C'était clair : il demeurerait impossible de rester plantée là à planter quand on s'apprêtait à tout abattre impunément, pire, paisiblement [...] » (p. 63) À son grand désarroi, la plupart des autres planteurs, « travail[ant] comme des nègres dans des conditions abominables [...], se coupent, la plupart du temps, de leurs émotions » (p. 64) et ne voient pas d'intérêt à abandonner leur ouvrage. La protagoniste s'avère donc incapable de faire prendre un chemin de traverse à ses compagnons de travail.

Selon la formule consacrée, on en prend plus qu'on en laisse, et bien qu'on ne soit pas encore en présence du travail d'une écrivaine, on sera prêt à la lire de nouveau une prochaine fois.